

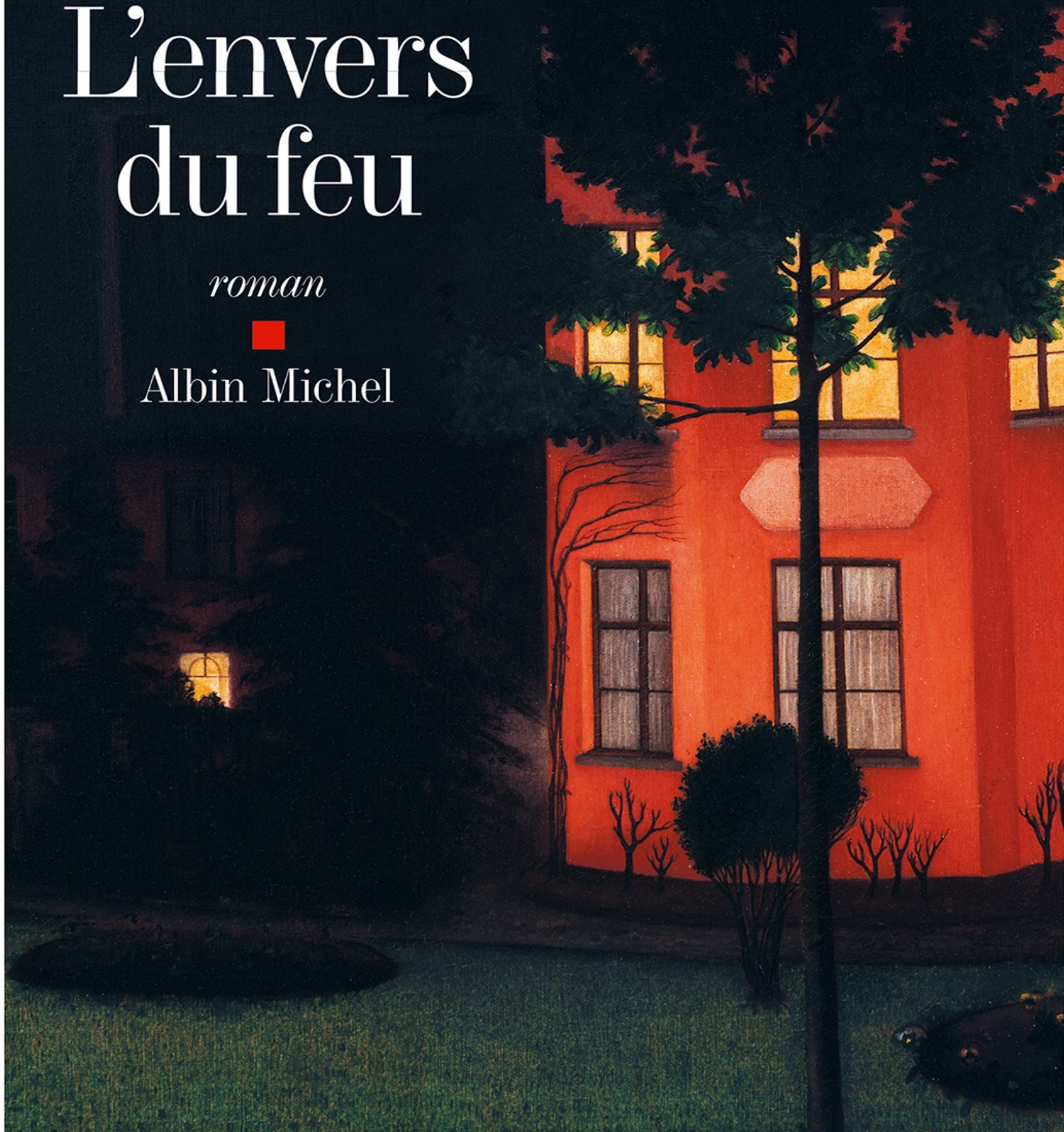
**ANNE
DUFOURMANTELLE**

L'envers
du feu

roman



Albin Michel



© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-38107-1

*À Nadine, ma mère,
et aux Informels qu'elle a protégés.*

« L'homme est un itinérant en relation avec la transcendance ; plus les circonstances l'assujettissent, plus il se sent le devoir d'être libre. »

Léon CHESTOV

Les grands feux sont une espèce en voie de disparition. Ils se propagent à la vitesse du vent et de la nuit. Leur souveraineté soumet l'espace. Pareils aux météorites et au désir, leur dangerosité, leur degré de combustion, leur trajectoire sont imprévisibles.

Dévastation. Régénération. Nous sommes de même nature ; des feux.

Premier jour. Matin.

– Je suis allongé sur le sol. Le souffle de l’incendie envahit la nuit. Il passe sur la terre. Les arbres s’embrasent et se fendent. Les animaux s’enfuient, certains sont en flammes. C’est une clairière rouge. Le cœur vivant du brasier me frôle, s’éloigne. Je suis indemne. Ce n’est pas la première fois que je me lève avec cette épouvante. Je veux en finir avec elle, je viens pour ça.

Il se tait. Le silence dans la pièce mansardée aux lampes allumées en plein jour a une qualité particulière.

– J’ai besoin de vous, j’ai perdu l’équilibre.

L’angoisse n’est pas toujours ce qui conduit quelqu’un à parler pour conjurer le pire. Il explique qu’il a fait un malaise dans l’avion. Débarqué en escale aux urgences de Roissy. Rien au scanner, du repos comme seule prescription. Il a pris une chambre dans un hôtel près de la Seine. Personne ne lui a demandé combien de temps il comptait rester ; ça l’arrange, il ne sait pas. Il s’est dit qu’il devait se confier. Il est temps. Il a appelé la psychanalyste tôt le matin. « Galande », le nom de sa rue lui a plu. Après l’avoir écouté, elle a refusé sa demande de le recevoir pour un unique rendez-vous. Deux semaines pas moins, matin et soir ; une cure intensive. Il a aimé sa certitude. À choisir, autant descendre dans l’arène.

Ils se font face. Sans reprendre sa respiration, il trébuche sur la première syllabe.

– Il y a un autre motif à mon appel.

Elle ne le quitte pas des yeux.

Douze jours pour qu’il lui parle de ce qui a changé sa vie, c’est peu et c’est beaucoup. Elle a fixé la règle du jeu. Il a dit oui. Ensuite il reprendra son vol pour New York et ils ne se reverront pas.

Il a commencé par se perdre. La Seine traversée, il a longé les quais. La ruelle donne sur une église byzantine, c’est tout ce qu’il sait. Il est encore trop tôt quand finalement il arrive en vue du square. L’attente lui semble interminable. Elle a répondu à l’interphone à l’heure dite, pas la même voix qu’au téléphone, ça l’a troublé. La porte d’entrée dissimule une cour pavée avec des ateliers de part et d’autre. Il y a des roses trémières dans de grands pots en terre cuite. Une odeur de salpêtre et d’humidité dans la cage d’escalier. Des ferrures anciennes aux fenêtres, un pavement au damier noir et blanc. Elle n’a pas ouvert tout de suite, et dans cet intervalle de temps, il a eu envie de s’enfuir. Il s’est efforcé de ne pas perdre contenance lorsqu’elle l’a invité à entrer. Il ne l’imaginait pas ainsi.

– Je vais vous faire un récit, mais pas celui de ma vie. Vous savez, les souvenirs, ça ne m'intéresse, mais alors, pas du tout... Je vais commencer par la nuit où tout a basculé. C'était au solstice d'été, il y a quelques mois. Le ciel était rouge comme dans mon rêve. Je me rappelle avoir pensé que cette lumière était un présage. Je vais raconter les choses dans l'ordre où elles me sont arrivées, pour que vous soyez avec moi. J'ai quelques cailloux dans ma poche, au cas où. Je voudrais repartir d'ici avec un chemin.

La psychanalyste l'observe. Grande femme à la peau mate et aux cheveux noirs tressés en arrière, à l'indienne. Son regard traduit son calme.

– Parlez-moi au présent, dit-elle.

Il rapproche un peu le fauteuil, scrute l'espace. La lumière du matin est contrecarrée par des volets intérieurs mi-clos. Les ombres légères tracées par les lampes dessinent des frontières entre les objets. La pièce est mansardée, poutres, cheminée, tomettes, une fenêtre, un divan, une table étroite, deux fauteuils. Entre les livres, des objets venus de voyages font totems. Du bleu et de l'or, les couleurs des miniatures byzantines.

– C'est la dernière fête du semestre avant l'été. L'invitation vient de Dolorès Montero, une linguiste de Columbia spécialiste de la Renaissance italienne, vous en avez entendu parler ? Une oratrice exceptionnelle. Elle remplit des amphis sur la rhétorique de l'amour courtois. On avait sympathisé sur le campus, flirté un peu. La soirée a lieu chez elle, dans les derniers étages d'une ancienne imprimerie de Brooklyn Heights. On dit que des musiciens y improvisent chaque année des bœufs mémorables. L'endroit vaut le détour. J'aime les bâtiments industriels du début du siècle, leurs volumes d'insectes géants, mais pas leur détournement décoratif. Explorer les endroits que je ne connais pas est une passion, me faire oublier dans les musées la nuit, être enfermé dans les bâtiments publics, m'attarder sur les chantiers de fouilles archéologiques, me rendre invisible. J'y cherche sans doute un lieu secret, une chambre cachée, une pièce pour rien. C'est peut-être ce qui m'a poussé à devenir architecte.

Il se souvient d'être arrivé bien avant la nuit. Beaucoup de monde déjà jusque dans la rue, étudiants et professeurs brassés dans une indistinction voulue. Il y a un thème à la soirée, il ne se rappelle plus lequel, certains sont venus déguisés. Il cherche des yeux quelqu'un qu'il pourrait connaître, mais sans conviction, et monte au dernier étage contempler la ligne des *skyline* : du futur en dents de scie.

– Ça commence par un éblouissement. Le crépuscule, soleil de face. Il y a cette femme appuyée à la baie vitrée, de profil. Je l'intériorise tout de suite. Je ferme les yeux. Elle est devenue dans l'instant une apparition. Un front bombé, des cheveux noués sur la nuque, blonds, pommettes lisses. Elle porte une robe noire à bretelles fines et des chaussures à brides. À sa taille est noué un K-Way à bandes fluorescentes comme en portent les cyclistes la nuit. Parfois les détails me suffisent. Je rouvre les yeux. Elle est isolée, presque en creux parmi les corps qui dansent. Je la ressens. Le regard n'est pas

toujours le seul véhicule du désir. Je la vois sans la voir, sans comprendre d'où me vient l'envie de partir en reconnaissance. On dit ça, n'est-ce pas, d'une incursion en territoire ennemi ? Ne m'en voulez pas si j'hésite, parfois je ne sais plus quelle est ma langue natale. Je suis un Américain mis à l'école française, mais à la maison on parlait russe. Quand je serai trop fatigué, je reviendrai à l'anglais si vous permettez...

– En termes militaires, on dit « partir en reconnaissance », mais ici, ce serait tout autant « faire connaissance »...

Elle a une voix claire, plus jeune que son âge. Des yeux clairs aussi qu'il remarque pour la première fois.

– L'ennemi était là avant moi, mais je ne le savais pas.

Il s'interrompt, attend – ou espère – une question. Elle reste silencieuse.

– Je crois que je n'ai pas voulu qu'elle me voie la regarder. On dit que le destin se joue sur des impulsions, mais il arrive qu'une timidité le définisse tout autant. J'ai reculé dans l'autre pièce jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Ce mouvement, je l'ai reconstruit mentalement des centaines de fois. À quel moment aurais-je pu, aurais-je dû, l'approcher, lui parler ? Pour moi c'était une infante : une reine et une enfant à la fois. Une petite Alice. Est-ce qu'une infante danse ? N'étant pas le lapin blanc, ni le chapelier fou, je ne l'ai pas entraînée à me suivre.

Alexeï lève les yeux vers la psychanalyste.

– Cette scène dans mon esprit se reconduit à l'identique, sans altération. Tout est surexposé : elle, la lumière, la musique qui passe à ce moment-là, la disposition des objets et des corps. Quand elle a disparu de mon champ de vision, je me suis senti bizarrement soulagé. Libre de filer en douce. Je cherche des yeux Dolorès pour lui dire au revoir. Elle est en bas, dans le jardin, avec des musiciens ; une contrebasse, une basse et un harmonica. Elle chante avec eux. Je vais chercher un verre en attendant. Quand elle les quitte pour venir me parler, je lui demande si sa petite fille est là, elle me dit : « Oui, quelque part avec sa baby-sitter. » Je précise ça pour la suite. D'autres personnes arrivent. Des mondanités s'échangent. J'ai du mal à rester en surface, il y a toujours un moment où j'ai envie de cracher des insanités. J'en profite pour m'excuser. Je me décide à retourner là-haut. La pièce est rendue aux danseurs. Plus de trace de mon apparition devant les verrières ouvertes. Depuis que je l'ai vue, son visage m'obsède. Je comprends que cela ira en s'aggravant si je ne fais rien. Et là, au lieu d'aller la chercher comme je me le suis promis, je me ravise.

Alexeï s'interrompt une seconde :

– On dit cela, « raviser » ? Donc, je change d'avis, je recule vers l'escalier avec l'envie de devenir invisible, comme souvent. Je quitte la scène. Vous ai-je dit que j'avais l'habitude de m'égarer volontairement dans les lieux où l'on m'invite ? Ce n'est peut-être qu'un prétexte à tomber sur ce qu'on appelle une « scène primitive »... Ah, quand même, je vous fais sourire. Pourquoi sinon se glisser dans les chambres, les salles de bains, les greniers ? Je n'ai jamais surpris d'amants. Seulement des enfants réveillés qui se cachent pour rêver tranquilles, espionner ou lire. Ils ne m'ont jamais trahi, on s'est compris eux et moi.

J'ai fini par me retrouver dans le bureau de Dolorès dégorgeant de livres, de manuscrits, de guitares dans un désordre indescriptible. Je me suis senti voyeur. Les livres n'appartiennent à personne, les conserver ne m'est jamais venu à l'esprit. Ils sont faits pour passer de main en main, de vie en vie. J'aime les déplacer, en dérober un comme ça, pour l'abandonner ensuite dans un endroit public. Dans mon foyer d'étudiants, il n'y en a pas. Je ne possède presque rien. Et chez mon père, dans le Connecticut, rien ne me ressemble, même pas ce qui me tient lieu de chambre. J'ai bien conscience qu'en devenant architecte je vais construire pour d'autres ce qui m'apparaît superflu pour moi-même. Ce n'est pas tant les espaces qui me fascinent que l'histoire dont ils gardent la trace, ou celle qu'ils annoncent en secret. Enfin, cette nuit-là, j'ai empoché un manuel d'histoire des langues proto-européennes. Pourquoi ces précisions absurdes ? Les détails me rassurent, ils s'opposent à l'oubli. Je revois ma déambulation, les pièces entrevues, les recoins, les objets. Comment vous décrire mon état d'esprit, l'impression d'urgence grandissante en moi ? La vision de cette femme adossée à la baie vitrée ne me quitte pas. Elle me parle. Je me maudis de ne pas être allé à sa rencontre. Quand soudain j'entends un rire.

Je cherche d'où il provient et au bout du couloir, par la porte entrouverte de sa chambre, j'aperçois Héloïse, la fille de Dolorès qu'il m'est arrivé d'accompagner une ou deux fois à la piscine avec sa mère. Elle parle à quelqu'un, leurs voix me parviennent. « Tu reviendras ? » demande la petite. Je ne capte pas la réponse. « Mais pourquoi ? » insiste-t-elle. J'entends alors ces mots « *moy vozlyublenny* » prononcés avec douceur. Il signifie « mon aimée » en russe, mais on l'adresse aux très jeunes enfants, il est chanté dans les berceuses. Je ne peux rien contre l'émotion qui me cueille. Une mère disparue dans l'enfance laisse un désarroi que rien ne recouvre. La mienne est morte quand j'avais dix ans, on m'a dit qu'une pneumonie l'avait emportée. Quand la petite m'aperçoit, la jeune femme aussi se retourne. C'est elle. Nos regards se croisent une seconde à peine, le temps que soit refermée la porte de la chambre.

J'ai la gorge serrée. Je ne peux pas aller plus loin.

La vérité c'est qu'il ne sait plus ce qu'il a fait ensuite. Il a marché dans Brooklyn au hasard. Il est entré dans un bar, puis un autre, puis un autre. Il a parlé avec n'importe qui, mais l'obsession ne le lâche pas. Alors finalement il cède. Une voix lui intime l'ordre de la chercher. Il va passer à côté de sa vie. Tandis que ses pas le ramènent vers la fête, l'urgence se fait plus pressante. L'aube s'annonce dans les replis du noir. Il y a encore foule devant le bâtiment. D'abord, il ne prête pas attention aux voitures de flics, gyrophares allumés, garées sur le bas-côté, sa pensée est ailleurs, mais quand il veut entrer, un officier de police l'arrête. « Personne ne passe. Dégagez. » Il sort sa vieille carte de presse, cadeau d'un mensuel d'architecture pour lequel il fait des piges occasionnelles, toujours utile en coupe-file. La police déteste le pouvoir de nuisance de la presse au moins autant que celui de ses propres instances de corruption. L'officier jette un coup d'œil rapide au document et lui fait signe de passer. Le sentiment d'alerte est assez lent à se déclencher en lui, mais là, un mauvais pressentiment le saisit. Il monte au dernier étage. La pièce s'est vidée de ses danseurs. Un ruban « do not cross » en

barre l'accès. La musique s'est tue. Les officiers relèvent l'identité de ceux qui sortent. Dolorès parle avec un secouriste. Il entend dire qu'il y a eu un accident, quelqu'un est tombé. On ne sait pas si c'est un suicide, un *bad trip* ou autre chose. Il enjambe le cordon de sécurité et va vers la baie vitrée. Manhattan a des allures de navire illuminé. Il se penche. Les musiciens ont quitté le jardin. L'effroi vient du silence soudain. D'autres policiers entrent dans le bâtiment pour le faire évacuer. Il y a un corps au sol. Du sang répandu, une posture bizarre. Des personnes autour s'affairent. Il reconnaît les bandes fluorescentes du K-Way bleu.

Alexeï cherche le regard de la psychanalyste. Elle ne bronche pas. Il cache sa tête entre ses mains, se fait violence pour continuer.

– Elle est tombée là, neuf étages plus bas.

Ils l'emmènent, la tête est recouverte d'un drap. Je suis tétanisé. Quelqu'un me dit de m'éloigner de la verrière, il faut partir. Je tente de convaincre l'officier, il doit sentir ma nervosité, je le supplie de me laisser la voir avant qu'elle disparaisse à nouveau. Les sirènes d'une ambulance s'éloignent, trop tard. Ils ont sécurisé le périmètre. La maison est pleine de flics. Je finis par être poussé dehors. Je sors sans être fouillé.

La plupart des étudiants présents se sont réfugiés dans le seul bar de la rue encore ouvert. Quelques-uns n'ont pas quitté leur masque. Suicide ou accident, ça discute. Apparemment personne ne l'a vue basculer. Les descriptions sont contradictoires, on n'assiste jamais au même événement. Le vrai témoin n'existe pas. Un calme étrange règne, comme si chacun pour supporter la scène se repliait sur le geste le plus banal, des anecdotes, une cigarette, boire. Je n'arrive pas à respirer. Je me sens relié à cette femme comme si j'étais mort avec elle. À partir de là, je ne me souviens plus de rien : comment je suis rentré, qui j'ai vu ou à qui j'ai parlé, si j'ai parlé...

Il relève les yeux vers elle. Elle écrit quelques mots puis sa main droite revient à plat se poser sur ses genoux.

– Quelques heures d'absence, ça m'arrive quand c'est trop dur à encaisser. Comme une transe somnambulique, et tout est oublié. Depuis l'enfance, je vis avec la sensation que chaque moment de mon existence peut être effacé...

– Pensez-vous que, dans mon jargon, ce pourrait être une amnésie post-traumatique ? Je ne parle pas de la mort de cette femme mais de quelque chose qui serait survenu *avant*...

– Non, je ne vois pas.

– Ce qu'on oublie est un choix, pas un accident, encore moins une faiblesse. Mais tout ne s'efface pas, il y a des îlots qui échappent au refoulement. De là, il est possible de remonter à la source.

– Je n'ai pas choisi d'oublier.

Elle entend la détresse dans son refus, elle choisit d'insister. Elle pense à cet instant qu'un état somnambulique peut être une forme de veille paradoxale. Les vigiles se créent parce qu'un jour elles ont été prises en défaut.

– Une amnésie post-traumatique vous met à l'abri de tout ce qui peut rappeler le choc initial. Un

remède de secours contre un mal violent, pas une petite chose. Ce que vous avez vu vous a peut-être rappelé autre chose. Vous comprenez ? L'amnésie va faire comme si l'événement n'avait pas existé. Elle met la pensée hors circuit. L'émotion va resurgir tôt ou tard. Dans un détail, une couleur, une vision associée. Et c'est par là aussi que ça va revenir. Peut-être que votre malaise dans l'avion n'y est pas étranger, mais c'est trop tôt pour le dire...

Il répète :

– Je n'ai pas choisi d'oublier... (Sa main se crispe sur le bras du fauteuil.) Je ne connaissais pas cette femme, elle ne m'était rien. Je n'avais aucune raison d'éprouver ce choc. Un suicide, un accident, ça arrive. Mais pour moi, le drame a été, dans l'instant, définitif.

Visiblement, continuer à parler lui coûte. Soudain il entrevoit que ces séances vont peut-être devenir un calvaire.

– Je crois que j'ai pensé à sa solitude... comme si les morts pouvaient être chacun, différemment, seuls.

– Le trauma fait de nous des revenants, répond-elle avec cette lenteur qui semble la caractériser.

Ralentie, oui. C'est le sentiment qu'elle lui communique. Et que ce temps déposé là, entre eux, se désaccélère. Il remarque sa bouche maquillée. Le reste du visage est nu.

– L'amnésie nous exile de notre propre conscience, temporairement. Bannis, mais pour notre bien. Nous avons été effacés de l'événement et pourtant nous y étions... c'est comme dans le film *Shining*, à la fin, vous l'avez vu ? (Elle l'interroge du regard.) Tous les protagonistes du drame se retrouvent sur les cartes postales...

En l'écoutant, Alexeï se demande si elle-même fait partie des éprouvés. Il apprécie qu'elle utilise le « nous », mais a-t-elle seulement la moindre idée de ce qu'il a vécu ?

– Le trauma met le futur sous séquestre, poursuit-elle. Ça ne cesse pas de revenir... C'est à notre insu que vont se reproduire ensuite les conditions de ce choc fantôme. Vous comprenez ? Elle est peut-être là votre espèce d'empathie à propos de la solitude des morts, de cette morte. Quoi de plus seuls que les fantômes.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– La question n'est pas de comprendre, mais de revivre.

– Ah, on n'est pas ici pour comprendre, je vois.

Son ironie n'est pas mordante, mais triste. Il a les yeux bridés, trace de ses origines slaves. Une cicatrice sur la tempe gauche. Son français est meilleur qu'il l'annonçait, avec un léger accent. Il émane de lui une espèce d'élégance décalée. Une gaucherie adolescente.

– Revivre non, je ne veux pas revivre ça. Pour rien au monde. Je vous paie pour m'écouter, c'est l'idée n'est-ce pas ? Dévider sa petite pelote. Remettre son passé d'équerre. Douze jours et la hache tombera, et que les morts quittent leur solitude.

– On peut arrêter là...

Elle se redresse et se dirige vers la porte d'entrée. Alexeï hésite, et se lève à son tour. Elle le voit prendre plusieurs billets dans sa poche, les compter et les poser sur le piano droit à l'entrée.

– Vous me réglerez chaque fin de séance, c'est plus simple, d'accord ?

Il acquiesce d'un signe de tête.

– À ce soir.

Les pas s'éloignent dans l'escalier. Dix minutes avant le prochain. Elle ouvre plus largement les volets. La lumière du matin ne suffit pas encore à éclairer la pièce. De là où elle se tient, on voit le chevet de l'église orthodoxe. Elle remet la musique qu'elle avait interrompue à l'arrivée d'Alexei. Pourquoi un nouveau patient ? Elle s'était juré qu'elle n'en prendrait plus cette année. Un inconnu qui ne se recommandait de personne. Mais venu avec un grand rêve. Trop tard, ils sont embarqués.

Cantate BW36 de Bach.

Premier jour. Soir.

– Hier, quand vous m’avez interrompu, je n’étais pas préparé... (Alexeï pose son sac et va à la fenêtre.) C’est quelque chose que j’ai dit ou c’était l’heure ? Je ne vous ai pas demandé si les séances avaient une durée précise... (Il écarte le rideau, observe la rue, la grille du square avalée par le noir.) Et notre protocole est si bizarre... Des rendez-vous fixes deux fois par jour, c’est trop ou pas assez, non ?

Il se retourne vers la psychanalyste. Aujourd’hui elle est habillée en blanc, pantalon et pull, et un châle. À son poignet, un bracelet en argent. Dans la pièce infuse une atmosphère de recueillement tranquille. Un petit jaguar précolombien le fixe de ses yeux de jade.

– Vous vous souvenez vraiment de tout ? Des noms, des atmosphères, des rêves... de tout ? Vous n’avez pas envie de hurler quelquefois, de faire taire les jérémiades ?

Alexeï va s’asseoir dans le fauteuil au velours élimé. Un instant il ferme les yeux. La soustraction du sommeil le tente.

– Et vous, à qui vous racontez-vous ?

Il rouvre les yeux. Elle soutient son regard sans répondre. C’est lui qui, finalement, détourne le sien.

– Il est étrange de parler de soi à quelqu’un qui ne dit rien... Je ne m’y fais pas. Cette fête, ce drame... Non, vous ne m’aidez pas. Je vis avec, vous savez. J’ai besoin d’en parler. De cette apparition. De son visage, de l’éblouissement, de mon retrait. La séquence m’obsède. Elle s’enroule indéfiniment en moi depuis. Parfois une autre lui succède : le rire d’Héloïse, puis leurs voix. Elle, que je distingue à peine. Notre échange de regards, la porte qui se referme, mon départ. Cette nuit-là j’ai senti que j’étais atteint. Au point de ne pouvoir imaginer la suite de ma vie. À quoi tient que le chemin se perde ? Y a-t-il une prédestination que l’événement, en un sens, ne fait que révéler ?

Il se redresse.

– Vous ne répondez pas...

– Je vous écoute.

– On est le matin d’après. Je me réveille totalement à l’ouest. Je ne sais même pas comment je suis revenu au foyer. Trou noir. J’ai dans la tête des flashes obsédants. La scène comme je vous l’ai décrite, image après image. Il faut que je retourne là-bas pour comprendre. On dit que les assassins reviennent toujours sur les lieux du crime...

– Les assassins ?

Il hésite.

– Je pense que je me sens coupable. Comment expliquer mes reculs sinon ? Deux fois. Le premier quand elle est apparue à contre-jour, le second dans le couloir avec Héloïse. Je devais redouter

quelque chose. Venant d'elle ou de moi. En tout cas c'est pour ça que j'y retourne ce matin-là. Je veux savoir. Brooklyn Heights est loin du foyer, mais je décide d'y aller à pied pour me calmer. La chaleur est accablante, déjà. Un brouillard orangé couvre en partie l'East River, le trafic est encore rare. Mes pensées m'envahissent de détails inutiles, j'ai à peine dormi. J'erre mentalement dans chacune des séquences de la fête à la recherche de ce qui a déraillé.

Quand j'arrive sur les lieux, deux flics discutent en bas. Je passe sans rien demander. Dans le jardin, tout est à la fois ordonné et dévasté. Glaçant. Une batterie éventrée gît sur l'herbe, une table mal bâchée est couverte de bouteilles, des chaises sont renversées. Il y a une tache noire sur le sol. Je monte. La porte est entrouverte. Dolores est dans la cuisine. Rien n'a été rangé. Elle n'a pas l'air étonnée de me voir. Je ne sais pas quoi lui dire. Elle me propose du café, me dit que j'ai l'air fatigué, qu'ils ont presque fini...

Elle fait signe vers les deux inspecteurs, en me tendant un mug.

– Tu la connaissais ?

Je réponds que non :

– Je m'inquiétais pour toi.

– Ne t'en fais pas, dit-elle, comme tu vois, je ne suis pas seule.

Son ton ironique me met mal à l'aise. Je voudrais la questionner sur la morte, mais la présence des inspecteurs me paralyse. Je me sens dans la peau du suspect. J'ai l'impression d'être entré dans un engrenage absurde dont je ne sortirai pas.

– C'est gentil d'être passé, dit-elle en se relaxant un peu. C'est éprouvant, mon Dieu, cette canicule.

Elle essuie son visage avec une serviette, la sueur perle sur ses tempes. Je la sens à cran. Je pose le mug de café, je ne peux rien avaler. Je lui demande si la petite est là.

– Héloïse ? Oui, elle doit traîner là-haut, mais elle ne sait pas, pour l'accident. Par je ne sais quel miracle, elle ne s'est pas réveillée. Ne dis rien.

– Ne t'inquiète pas. Ça t'ennuie si je retourne là-haut ?

Elle me jette un coup d'œil étonné, puis elle hausse les épaules, déçue sans doute que je ne m'attarde pas.

– Tu as perdu quelque chose ?

– Oui.

Je m'éloigne. Et si c'était vrai ? Perdu quoi, un fantôme de blonde ? Une inconnue que je n'avais su ni aborder ni retenir, une infante d'aucune Espagne, une Alice qu'aucun biscuit magique n'avait protégée de la chute ? Tu te fous du monde, Alexei.

Dans l'escalier, je croise un flic. Il me demande si j'étais là hier soir et si j'ai vu quelque chose qui m'aurait alerté hier. Je réponds que non, rien d'anormal. Mon malaise est palpable. Tout ce que j'ai remarqué, ce sont des choses idiotes, pas des gens. Je ne suis pas une bonne prise. Il doit le sentir, et me laisse tranquille. À l'étage, personne. Dans cette salle, il y a moins de vingt-quatre heures, des étudiants et d'autres infiltrés filaient leur ennui sur des tubes électro. L'accès à la verrière est toujours barré. Je revois l'infante appuyée là, sur les vitres inondées d'or, entre les corps qui nageaient au

cœur des cadences acoustiques. Elle se tenait le dos très droit, son K-Way à bandes fluorescentes contrastait bizarrement avec la robe noire et les chaussures à brides. Elle me faisait penser aux jeunes filles du Caucase dessinées dans les livres de contes, pas à l'image sur papier glacé d'une beauté russe. Son immobilité était intrigante, comme le fait qu'elle tournait le dos à une vue à couper le souffle.

C'est alors que je découvre la photographie exposée de l'autre côté de la salle. Un grand tirage noir et blanc. C'est l'une des photos de Roman Vishniac les plus célèbres, la petite fille cachée dans une cave du ghetto de Varsovie. L'enfant a un regard confiant et étonné. Derrière elle, sur le mur, une fleur peinte s'étire comme un nuage. Cette coïncidence me trouble, comme si on me donnait un nouvel indice. Ce n'est pas le genre de cliché qu'on remarque la nuit dans une fête mais pour moi, ne pas l'avoir reconnue hier me rend triste. J'admire ce photographe depuis toujours. Ce cliché fait la couverture de son livre : *Un monde disparu*. Je me dis que le mien, de monde, a volé en éclats avec la disparition d'une inconnue qui m'est devenue plus intime que moi-même.

C'est alors qu'une petite main prend la mienne.

– Viens...

Il n'a pas entendu approcher Héloïse. Elle le tire par le bras avec insistance maintenant, sans le quitter des yeux.

– Ah, c'est toi ? dit-il avec douceur en la soulevant dans ses bras. Je me demandais où tu étais...

Il dépose un baiser sur sa joue et la repose sur le sol. Elle lui fait signe de la suivre et à travers le dédale des couloirs, il reconnaît l'endroit où il s'était aventuré. Il revoit la scène de la veille, exactement. Comme s'il s'agissait d'un trésor à manier avec une infinie précaution, elle sort de sa poche un papier plié.

– C'est pour toi, Natalia m'a dit de te le donner...

– Natalia ?

Il est décontenancé.

– Elle était avec moi hier dans ma chambre, rappelle-toi, s'impatiente la petite. C'est ma baby-sitter.

– Tu es sûre ?

Il est tellement fébrile qu'en le dépliant, il le laisse tomber. Il se baisse pour le ramasser et déchiffre : « *Vouchenko* ». Le nom ne lui dit rien. Pas de signature. Il saisit la petite aux épaules.

– Héloïse, que t'a-t-elle dit exactement ?

– Tu me fais mal !

Alexeï s'accroupit à sa hauteur.

– Excuse-moi. S'il te plaît, que t'a-t-elle dit ?

Héloïse hausse les épaules, boudeuse.

– Elle était surprise de t'avoir vu là, c'est tout.

– Pourquoi, elle me connaissait ?

Il essaie de contrôler son émotion.

– Non, mais elle m’a demandé si moi je te connaissais. J’ai dit que tu étais un ami de maman. Elle trouvait que tu ressemblais beaucoup à son frère et elle m’a demandé un papier pour t’écrire. Je ne devais le donner à personne d’autre que toi. J’ai promis.

– Mais tu ne l’as pas fait. Si je n’étais pas revenu ce matin...

– J’ai demandé à maman où tu étais quand elle est venue me coucher, proteste-t-elle. Elle m’a dit que tu étais déjà parti.

Il acquiesce, radouci.

– C’est vrai, j’étais parti. Tu connais son nom de famille ? Son adresse ?

– Natalia Morsen. Elle n’avait pas de téléphone, ni d’adresse à elle, je me souviens qu’elle avait dit ça à ma maman en arrivant. Regarde, elle habitait là, dans la chambre d’à côté. Tu veux voir ?

Ils traversent le couloir et entrent dans une pièce impeccablement rangée. Il n’y a plus aucun effet personnel. Alexeï tente de cacher sa déception.

– Tu te rappelles autre chose ?

– Elle parlait très vite, je n’arrivais pas à suivre. Elle m’a annoncé qu’elle devait repartir dans son pays et qu’on ne se reverrait pas avant longtemps. Je voulais qu’elle me raconte une histoire mais elle était pressée. J’étais triste, c’est pour ça que je ne suis pas remontée à la fête.

– Tu es sûre, Héloïse, tu n’inventes pas ? (Il voit le visage de la petite se refermer, il comprend qu’il l’a blessée.) Pardon, c’est juste que ça m’étonne, tu vois...

– C’est pas grave, sourit-elle machinalement. Viens avec moi.

Elle reprend sa main et le ramène dans sa chambre. Il s’arrête sur le seuil, intimidé. Elle fouille son bureau, lui tend un DVD.

– Elle l’a oublié. Comme elle ne reviendra pas, prends-le, toi.

Il accepte le cadeau et met le film sans le regarder dans la poche intérieure de son blouson. Son cœur bat vite. Il regarde Héloïse droit dans les yeux :

– Tu promets que tu n’as rien oublié de me dire ?

– Je te promets. On retournera à la piscine ?

– J’espère. Je t’apporterai un cadeau.

En l’embrassant, il se dit qu’il ferait bien de ne rien promettre. Qu’est-ce qu’un serment, sinon la possibilité d’une future trahison ?

Alexeï guette une expression de lassitude sur le visage de la psychanalyste, mais il ne lit en elle aucun signe de fatigue. Elle a le regard droit, la main posée sur son carnet où elle n’a pas écrit.

– Quand je redescends, je suis encore bouleversé. Dolorès sert un café aux deux inspecteurs qui prennent son énième témoignage. Rien ne me paraît normal. Dolorès m’interroge du regard. Je ne peux pas lui parler en présence des flics, je décide que ce sera pour une autre fois. Je voudrais échapper à l’inquiétude que je devine en elle. J’ai assez de la mienne. En fait, je ne suis prêt à parler à personne de toute façon. Les inspecteurs semblent se diriger vers l’hypothèse de l’accident ; drogue plus alcool, pour eux c’est déjà une affaire classée. Ils quittent la pièce, remercient Dolorès pour le

café. Je me tourne vers elle.

– Pas un suicide ?

– Non, répond-elle comme si ma question l'étonnait.

Je cherche une révélation. Mais rien ne vient. La mort peut-elle être instantanée ? Apparemment, la sienne l'a été.

La voix d'Alexeï se brise. Le silence à nouveau s'élargit.

– Qu'aurais-je pu empêcher ? Dites-moi quelque chose...

– Je vous écoute...

– Quand j'ai dit à Dolorès que je m'en allais, elle m'a retenu. Elle avait l'air secouée. Elle m'a donné la date de crémation, le surlendemain, en me prévenant qu'il n'y aurait pas d'office religieux. Comme si j'étais un proche. Elle précise qu'elle ne veut pas qu'Héloïse soit mêlée à cette horreur. Je dis que je comprends. J'ai juste envie de m'en aller.

– Tu as retrouvé ce que tu avais perdu ? me demande-t-elle en me raccompagnant.

Sa question me désespère.

– Non.

– Ah, dit-elle, tant pis.

Je sens qu'elle voudrait que je reste. Je me sens gauche. J'ai peur de la décevoir. Elle m'embrasse et me fait promettre de repasser la voir. Je fais signe que oui, et je me souviens du cadeau que j'ai promis à Héloïse. Mais en réalité je pense à l'enfant photographiée par Vishniac, à sa confiance en pleine terreur. À ce que l'on sait de sa disparition. Elle n'aura pas eu cette chance qu'une promesse soit tenue.

La psychanalyste se lève pour allumer une lampe. Il fait nuit depuis l'après-midi, c'est l'hiver à Paris. Elle a du mal à s'y habituer, elle aime cette ville pour ses ciels et ses nuits. Elle n'est pas encore certaine que son patient russe tienne les douze jours. Il lui paraît très vulnérable soudain.

– On va s'interrompre, à demain.

Deuxième jour. Matin.

– J’ai quitté la maison de Dolorès comme on tente de s’extraire d’un cauchemar. Le seul refuge qui me vient à l’esprit est le DDD’s Club.

– Le DDD’s Club ?

Alexeï ne peut s’empêcher de sourire. Il aime quand elle fait une remarque, c’est une victoire arrachée à sa réserve.

– Ça veut dire *Dada dobry dien*, « papa dit bonjour », un nom absurde pour notre groupuscule de deuxième génération d’exilés russes qui n’ont plus tellement de pères. Quand j’arrive, l’ascenseur est en panne. Onze étages à gravir en espérant que personne n’ait omis de remettre la clé dans la cachette. C’est l’ancien phare industriel de Brooklyn, une sorte de vaisseau fantôme oublié par la ville. On a tracé en rouge sur la porte : корабль ночью/que nul n’entre ici s’il n’est poète. Mais qui s’y serait aventuré ? Tout est pourri dans le bâtiment. Il n’y a souvent plus d’eau courante, de chauffage. On en a fait notre antre.

C’est un grenier étroit et long percé de trois poutres verticales en acier, avec des ouvertures horizontales par lesquelles on aperçoit le pont de Brooklyn. Il y a un fatras de bric et de broc, des livres, des coussins, des lampes, des tapis roulés, du matériel pour mes dessins d’archi, une sono. Des poèmes en russe tracés sur les murs, des photos qu’Aliocha récupère on ne sait où. Nous sommes une dizaine, mais le plus souvent seulement trois ou quatre, à nous réunir chaque fois que c’est possible. Notre petite société secrète est animée par l’envie de défier, à notre échelle, le régime de Poutine. On s’amuse à larguer grâce à Vronsky, notre hacker surdoué, des insanités sur le site officiel du Kremlin. C’est surtout prétexte à boire et à lire de la poésie. Et refaire le monde, même si pour l’instant on en est plutôt à vouloir le défaire. Chacun d’entre nous est à sa façon inadapté à la vie dite « réelle ». Fictions d’adolescents attardés sans doute.

Notre mentor est sans conteste Aliocha, le plus âgé d’entre nous, le seul qui ne soit pas étudiant. D’une beauté stupéfiante. Un spécimen. Certains êtres ont la grâce d’avoir l’air de débarquer sur terre pour l’enchanter. Aliocha est un libre penseur, au sens strict. Une intelligence sans esprit de sérieux ni ressentiment. Il donne l’impression de n’avoir que faire des contingences matérielles. Si quelqu’un s’en occupe, il laisse faire, sinon il disparaît quelque temps et revient avec de l’argent du Canada. On a pris les paris : bûcheron, dealer, chercheur d’or, bibliothécaire d’un spécialiste, éminence grise d’un parti politique ? Il n’en parle jamais. Solaire, parfois colérique, on ne sait de toute façon que ce qu’il veut bien partager avec nous. Grand connaisseur de la littérature russe, il ne laisse pas passer un mois sans nous faire découvrir un texte ou un pamphlet, les premiers anarchistes ayant sa préférence. Sa beauté ne semble pas le concerner. On ne le voit jamais accompagné. Sa prévenance envers nous est sans faille. Sinon, il est plutôt distant, et traite également filles et garçons. C’est presque inquiétant,

cette absence apparente de vie amoureuse. Je pense seulement qu'il est exceptionnellement discret. Aliocha est un prince. Je précise que je ne suis pas gay. Des princes, il en faut dans cette époque de merde. On ne peut le joindre qu'à certaines heures dans un café de Brooklyn quand il n'est pas en voyage, ou alors à partir de dix-huit heures au club. Il est à la fois absolument fiable et insaisissable ; on a tous accepté ça. Aliocha est un pur produit de la diaspora russe qui, après l'ère Eltsine, a pris ses marques dans l'État de Rhode Island, à Providence. L'un de ses frères est resté salement handicapé dans un accident de voiture peu après leur immigration sur le sol américain. Aliocha était dans la voiture ; un survivant. Le genre de guerrier que vous prenez à tort pour un rêveur. Il a beaucoup voyagé, a vécu en Europe et ailleurs avant de se fixer dans notre grenier de Brooklyn lorsqu'il ne disparaît pas. Moi je suis le fou du roi sur l'échiquier de notre petit cénacle, le supposé talentueux futur architecte qui a du mal à finir son diplôme et préfère passer ses après-midi dans des salles d'escrime.

– L'épée ?

Alexeï sourit.

– Le fleuret.

Il se lève avec précaution.

– Je peux ?

Sans attendre de réponse, il se dirige vers la fenêtre qu'il entrouvre. L'air froid pénètre dans la pièce avec une odeur de neige. Il frôle de sa main la vigne vierge enroulée à la balustrade.

– Désolé, je suis un peu claustrophobe. (Il recule et referme les battants.) Vous savez, j'ai l'habitude d'être le confident des autres, pas de m'exposer, moi.

Il revient s'asseoir, cherche du regard une approbation.

– Aliocha est mon meilleur ami. Mais en un sens, je ne le connais pas...

Leur première rencontre était inoubliable. Il sortait d'un concert de jazz dans une salle du Lower East Side quand deux types s'en étaient pris à lui. Ils voulaient de l'argent, et très vite s'étaient mis à le frapper. De loin, Aliocha observait la scène. À un moment il s'était avancé. Sans s'énerver, avec un calme presque glaçant, il s'était approché de l'un des deux et lui avait murmuré très bas quelque chose. Étendu sur le sol, à demi inconscient, il avait cru entrevoir la crosse d'un automatique, mais peut-être avait-il rêvé. L'autre avait reculé, en lui donnant un dernier coup. Puis il était parti, rejoint par l'autre type, en proférant des menaces d'ivrogne. Aliocha s'était présenté et l'avait aidé à se relever. Il avait insisté pour l'accompagner, protestant qu'il était trop amoché pour rentrer seul et que sa tête saignait. C'était superficiel mais il y avait pas mal de sang. Était-ce à ce moment-là, ou plus tard, qu'ils avaient commencé à se parler en russe ? Il s'était surpris à le comprendre parfaitement. Depuis la mort de sa mère, c'était la langue d'un passé révolu.

Alexeï cherche les yeux de la psychanalyste. Son sérieux est intimidant. Il voudrait la faire sourire.

– Pour faire partie du DDD's Club, il fallait plaire à Aliocha : lire les poètes russes, tenir les shots

de vodka, préférer Bach à Mozart et Thelonious Monk à Dizzie Gillespie, apprécier les bons vins et le cinéma italien des années soixante, connaître Rimbaud, Lermontov et Bowie, et penser que Tolstoï est un type dangereux ; alors vous aviez le sésame de sa cachette.

Notre ambition était de chercher des écrivains de la génération d'avant Poutine qui n'étaient pas traduits. On espérait de nouvelles voies de dissidence. Limonov et les autres avaient déserté pour un nationalisme dépassé, mais les autres ? On jouait les provocateurs et l'ambassade parfois nous envoyait des avertissements, rien de très méchant. Voilà pour l'historique. Ce matin-là, c'est spécial, je suis dans un état second, mais je ne m'en rends pas encore vraiment compte. Il doit faire pas loin de 40°, j'ai des vertiges et la nausée. La clé est là sous mes doigts, cachée sous la quatrième marche. J'entre, la pièce est en désordre comme souvent, mais ça m'est égal, j'ai juste envie de dormir. Je m'avance un peu, croyant être seul, et je tombe sur Aliocha. Je le soupçonnais bien d'être le seul d'entre nous à avoir une clé à lui : je suis renseigné. Mais c'est le soulagement qui l'emporte. Il est la seule personne que je peux supporter de voir. Il dort, allongé sur sa couverture indienne. J'essaie de ne pas faire de bruit. Je sens que je vais avoir de toute manière du mal à lui expliquer quoi que ce soit.

Je suis perdu, je sais seulement que mon existence a pris une bifurcation dont les déterminants m'échappent encore. L'apparition et la disparition de cette femme quelques heures plus tard ont décidé pour moi d'un autre destin. Elle a fait revenir quelque chose de très ancien qui, paradoxalement, ne me parle que d'avenir. Cette nuit, ma vie d'avant s'est détachée de moi. Est-ce un tribut versé à son suicide, manière de faire en sorte qu'elle ne soit pas morte pour rien ? J'ai dans la poche de mon jean son papier plié. Je n'ai pas le courage de le relire. Je suis venu ici pour ça, mais je bloque. J'ai la hantise des heures qui vont vers la nuit, ça me terrifie. Je me sais vulnérable. Si jamais ma mère m'a manqué, c'est là. À cet instant, elle me manque absolument. C'est tout le relief de son absence qui prend corps en moi. Je n'ai pas pleuré à son enterrement. Sa maladie m'avait essoré. La nostalgie n'est pas mon élément. Je ne veux rien d'autre que le présent. Mais je crois bien que là, je ne parle plus de ma mère, mais d'une autre...

– Oui, approuve la psychanalyste.